

basques. Les uns réclament l'ancien droit provincial dans son intégrité ; d'autres acceptent la modification relative aux douanes ; d'autres enfin préfèrent le régime unitaire imposé par Espartero.

La reine reviendra par Valence à Madrid. Son départ paraît fixé au 10 ou 12 août. Les ministres des finances et de la justice sont arrivés à Barcelone. On prétend que leur voyage n'a eu d'autre but que de hâter le retour de la Cour. L'itinéraire primitivement adopté pour la reine le conduisait à Saragosse, où elle devait s'arrêter deux ou trois jours. Le chemin de Valence est définitivement préféré.

Le directeur du journal la *Monarquía*, à Madrid, vient d'être condamné pour délit de presse à une amende de 25 mille réaux ; il est de plus déclaré inhabile à exercer des fonctions publiques. La *Monarquía* a cessé provisoirement de paraître. On sait que l'opinion de ce journal est favorable au parti carliste.

## ALLEMAGNE.

— Une lettre de Prague, du 17 juillet, annonce que les journées du 15 et du 16 se sont passées sans troubles. Les ouvriers ont repris leurs travaux ; les récalcitrants ont été arrêtés et sont contraints de travailler dans des établissements publics. Les arrestations continuent, on espère trouver bientôt la trace de l'origine des troubles. Une compagnie d'infanterie est en marche pour Thabor, où les juifs chassés par les habitants avaient été forcés de camper dans une forêt du voisinage. Le même fait s'est passé à Béraun ; une compagnie est partie le 16 au soir pour cette ville ; la haine contre les Israélites se manifeste de plus en plus.

## POLOGNE.

— Pendant le séjour de l'empereur de Russie en Angleterre, plusieurs polonais avaient adressé des pétitions à S. M. I. pour lui demander la permission de retourner dans leurs pays. Le 31 de juillet, ils ont été appelés au consulat russe, et on leur a remis des lettres de l'ambassadeur pour retourner en Pologne, mais à la condition qu'ils se rendraient en Hollande, et, de là, se dirigeraient sur Kovov, en Russie, pour y subir un jugement comme criminels envers l'Etat ; que, dans tous les cas, ils seraient mis en liberté, si l'on n'avait à leur reprocher que d'avoir pris part à l'insurrection polonaise. Beaucoup d'entre eux n'ont pas accepté les conditions.

## TAÏTI.

— M. Pritchard, le missionnaire et consul anglais à Taïti, est arrivé à Rio Janeiro. M. Pritchard avait été mis en prison pendant 21 jours par les autorités françaises de Taïti. Ce fait, qui n'est pas encore officiellement connu, excite la mauvaise humeur anglaise, et les détails que publient les journaux d'outre-manche le présentent de manière à faire regarder leur consul comme victime et les Français comme tyrans. Nous reviendrons sur cette affaire s'il y a lieu.

## ILES GAMBIE.

— On lit dans le *Canadien* :

Le groupe des îles Gambier est situé au sud-est des îles Marquises et des îles de la Société où le protectorat français était établi. Elles doivent leur nom de Gambie à l'amiral anglais de ce nom qui les visita en 1797. Les naturels les nomment Mangaréva ou Magaréva d'après la principale du groupe où réside le roi. Ce fut de Mangaréva que vinrent les missionnaires français Laval et Caret, quand ils débarquèrent, le 21 novembre 1836 ; à Tahiti, d'où ils furent expulsés dix-huit jours après, de la manière la plus cruelle, par l'influence de M. Pritchard, qui remplissait alors les fonctions de consul de la Grande-Bretagne auprès de la reine Pomaré.

Ceux qui ont lu le journal de M. Bolduc, publié dans nos colonnes, peuvent se rappeler les détails si intéressants qu'il donne sur ces îles, sur la merveilleuse transformation que le catholicisme a opérée dans le caractère et les mœurs des habitants, et sur l'accueil plein d'une si cordiale bienveillance que les missionnaires canadiens y éprouvèrent de la part tant des missionnaires français que des naturels, de leurs chefs et particulièrement de leur roi, Grégoire 1<sup>er</sup>. Tous les habitants de ces îles, au nombre d'environ 2,120 âmes, d'après M. Bolduc, sont catholiques et offrent une image frappante de la ferveur et de la simplicité de mœurs des chrétiens de la primitive église. Du temps du paganisme ils étaient féroces, anthropophages, inhospitaliers, et se faisaient continuellement la guerre. Les hommes ne connaissaient point l'usage des habits ; les femmes seulement s'enveloppaient de feuilles ou d'écorces d'arbre. Le gouvernement était une monarchie presque absolue que se disputaient toujours entre eux, quelques membres de la famille royale, ce qui occasionnait des guerres presque continuelles. Le bonheur que les habitants ont eu de n'être visités que par un très petit nombre d'Européens, dont deux seulement étaient fixés au milieu d'eux lors du séjour qu'y firent MM. Bolduc et Langlois, les a préservés d'une infinité de maux dont les habitants des autres îles de l'Océanie sont aujourd'hui les malheureuses victimes. " Ils ignorent, dit M. Bolduc, jusqu'à l'ombre du mal, et vivent dans une pureté de conscience qu'on ne rencontre pas communément de nos jours. Dans chaque île il y a une église en pierre bâtie par les naturels sous la conduite de trois frères convers attachés à la mission. Celle de Magaréva mérite une attention particulière. Longuet de 150 pieds sur 50 de large, elle est soutenue par deux rangs de colonnes toscanes en pierre. La voûte est un beau crépi en chaux, et le pavé est en corail poli et taillé avec symétrie. Cet ouvrage immense, eu égard aux faibles ressources qu'offre cette île, surtout par rapport aux bois, a coûté trois ans de travail de la part des insulaires qui n'ont jamais rien exigé pour leurs peines. Le roi et les chefs, pour leur part, ont eu la générosité de nour-

rir les ouvriers pendant tout le temps qu'a duré cette construction."

" Il paraît que le premier navigateur qui ait vu ces îles ainsi que la plupart de celles connues sous le nom de *Poumoutou*, est Bougainville, en 1767. Plusieurs navigateurs les ont visitées depuis, et surtout le capitaine Beechy, qui en a donné quelques détails. Ce groupe se compose de cinq îles principales, tellement disposées qu'en les joignant par des lignes on formerait un pentagone presque régulier, environné au nord et à l'est par des bancs de corail presque à fleur d'eau, si on en excepte quelques petites parties. C'est à tort que quelques géographes et cartographes rangent cet archipel avec les îles basses de la mer Dangereuse, puisqu'il se compose de pics élevés. La plus étendue de ses îles porte le nom de Magaréva (montagne du signal), et donne son nom à l'archipel. Les naturels ne lui donnent que ce nom-là et ignorent celui de Gambier. Elle renferme deux pics, dont l'un, presque inaccessible et élevé de plus 1200 pieds, est d'une grande importance pour les marins qui s'en servent pour diriger leur marche dans ces dangereux parages. Au sud de Magaréva se trouve *Akamarou* (qui fait l'ombre), qui est la seconde en importance. *Talavaï* (hérissée de pics) et *Akéna* (le pouvoir du Kéna) (1) se trouvent la première au sud-ouest de la grande île et la seconde à l'est. La cinquième, située entre Akamarou et Talavaï, ne se compose que de rochers stériles et n'est point habitée. Il paraît qu'originellement les îles de Gambier renfermaient plusieurs volcans dont il ne reste aujourd'hui que de faibles traces. Le sol des parties élevées se compose de terre volcanique et de roches calcinées. Les parties qui avoisinent la mer ne sont que des bancs de corail qui se lèvent par grands morceaux que les naturels savent tailler, et dont ils font aussi de la chaux. Le peu de terrain cultivable qui se trouve dans les baies est extrêmement fertile. L'arbre à pain et les cocotiers y viennent d'eux-mêmes ; il y a aussi beaucoup de bananes. Avant l'arrivée des missionnaires, ces fruits et la pêche constituaient la nourriture des insulaires. On conviendra qu'avec de si faibles ressources ils ont dû éprouver de grandes famines, et c'est ce qui est réellement arrivé plusieurs fois au souvenir des anciens. On voit à Akéna une vieille femme qui, sur huit maris qu'elle a eues, en a mangé trois pendant la disette. Maintenant, ils ont des cochons et quelques chèvres. Les doules leur offrent aussi quelques ressources, mais les chais en font un grand ravage. Ces animaux, auxquels on avait recours pour détruire les rats qui, du temps du paganisme, étaient sacrés, se sont réfugiés dans les montagnes, s'y sont multipliés et sont devenus sauvages. La culture vient encore à leur secours ; ils ont des plantations de maïs de taro, de courtilles, de haricots, de patates douces, de cannes à sucre, de melons. Tous ces produits ne sont pour eux que des ressources ; le fruit de l'arbre à pain est pour eux ce qu'est le pain pour nous. Après l'avoir récolté, ils le déposent dans la terre où il fermente pendant près d'un an, après quoi ils le retirent à mesure qu'ils en ont besoin, le broient, le pétrissent et le font cuire, sous la forme de petits pains allongés, de la manière suivante : ils allument du feu dans un trou pratiqué dans la terre, et lorsque le combustible est en ignition, ils le couvrent de pierres plates sur lesquelles ils placent leurs gâteaux enveloppés dans des feuilles. Par-dessus le tout, ils mettent un peu de terre, et au bout de quelques heures le repas se sert. Ce moyen est encore employé pour faire cuire les autres fruits, les viandes et le poisson, car ils n'ont encore ni chaudières, ni marmites. Le fruit de l'arbre à pain, préparé comme je viens de le dire, est presque noir, et joint à une odeur de bière fermenté un goût de pâte un peu aigre (2).

" Les insulaires de Gambier n'ont point encore de monnaies et ne s'occupent guères d'acquies des richesses, ce qui leur serait néanmoins assez facile par le commerce des perles et de la nacre qu'ils pêchent sur leurs côtes. Cette pêche se fait par le moyen des naturels qui sont bons plongeurs. C'est un exercice pénible et souvent dangereux, auquel ils ne s'exposent pas volontiers depuis qu'ils sont chrétiens. Il n'est pas rare qu'un bon plongeur aille jusqu'à quinze brasses de profondeur pour en rapporter une ou deux naces. La perle se trouve dans l'huître. Quelques navires les visitent de temps en temps, et leur apportent, en échange du produit de leur pêche, des habits, des outils en fer dont ils sont très amateurs. Les premiers navires qui ont abordé ces îles ont fait de grandes fortunes. Avec quelques pièces de toile ou de coton, ils se chargeaient de nacre et de perles. Encore aujourd'hui, les naturels sont très peu exigeants : pour 20 ou 30 verges de coton blanc les marchands se procurent des perles de 80 et 100 piastres. Quelques individus en ont eu ici par presque rien, et qui se sont vendues jusqu'à 1,500 piastres en Europe. Depuis quelques années, le roi achète les plus belles et les envoie en France.

" Bientôt ces habitants n'auront aucun besoin du secours des étrangers pour les habits. Le coton croît à merveille sur leurs terres, et ils savent en faire de belle et bonne toile. J'ai visité leurs petites manufactures, et j'ai vraiment été surpris de voir la perfection qu'ils mettent dans leurs ouvrages. Les femmes sont occupées à filer, ce qu'elles font en se promenant d'une case à l'autre, car elles ne se servent point du rouet ordinaire, mais simplement de la quenouille et d'un long fuseau. La seule île de Magaréva possède une tissanderie de 6 métiers mis en action par autant d'hommes."

(1) Le Kéna est un oiseau connu dans ces îles.

(2) L'arbre à pain (*artocarpus incisu*), vu de loin, ressemble au chêne du Canada : ses feuilles ont presque la forme de celles de cet arbre, avec cette différence, pourtant, qu'elles sont pâles. Son fruit, de la grosseur d'un œuf d'autruche, est vert et couvert de petites aspérités comme on en remarque sur la peau d'une orange. Pour le manger, il faut nécessairement qu'il soit cuit ; s'il est frais, il est doux et insipide.